

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Le prince Calaf se fait jour au travers des Carizmiens. (Page 354, col. 2.)
Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Les aventures du prince Calaf; Le preneur de vipères. — RÉCITS HISTORIQUES : Le courtisan; Dieudonné de Gozon.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LES AVENTURES DU PRINCE CALAF.

I

Le prince Calaf, fils d'un kan des Tartares-Nogaïs, qui régnait à Astracan, surpassait tous les princes de son temps en bonne mine, en esprit et en valeur; il était aussi savant que les plus grands docteurs; il devinait les choses les plus difficiles; il faisait de tête les calculs les plus compliqués : on l'avait surnommé le Phénix de l'Orient.

En effet, ce prince, dès l'âge de dix-huit ans, n'avait peut-être pas son semblable dans le monde; il était l'âme des conseils de Timurtasch, son père. S'il ouvrait un avis, les ministres les plus consommés l'approuvaient et ne pouvaient assez admirer sa prudence et sa sagesse. Fallait-il marcher à la guerre, on le voyait, à la tête des troupes, aller chercher l'ennemi, le combattre et le vaincre. Il avait déjà remporté plusieurs victoires, et les Nogaïs s'étaient rendus si redoutables par leurs heureux succès, que la plupart des nations voisines n'osaient se brouiller avec eux.

Les affaires du kan, son père, étaient dans cette heureuse situation, lorsqu'il vint à sa cour un ambassadeur du puissant sultan de Carizme. Dans l'audience qu'on lui donna, cet ambassadeur déclara que son maître exigeait qu'à l'avenir les Tartares-Nogaïs lui payassent un tribut tous les ans; que, s'ils s'y refusaient, il viendrait en personne les y forcer avec deux cent mille hommes, et ôter la couronne et la vie à leur souverain, pour le punir de ne s'être pas soumis de bonne grâce.

Le kan assembla son conseil. On mit en délibération si l'on payerait le tribut plutôt que d'en venir aux mains avec un si puissant ennemi, ou si l'on méprisait ses menaces. Calaf, et la plupart de ceux qui assistaient au conseil, furent de ce dernier avis, de sorte qu'on renvoya l'ambassadeur avec un refus.

Après cela, on envoya des membres du conseil chez les peuples voisins, pour leur représenter l'intérêt qu'ils avaient à s'unir avec le kan contre le sultan de Carizme, dont l'ambition était excessive, et qui ne manquerait pas d'exiger d'eux le même tribut s'il pouvait y contraindre les Nogaïs. Ces envoyés réussirent dans leurs négociations : les nations voisines, et entre autres les Circassiens, promirent de se joindre au kan et de lui fournir cinquante mille hommes; sur cette promesse, outre l'armée que ce prince avait ordinairement sur pied, il leva de nouvelles troupes.

Pendant que ces préparatifs se faisaient chez les Nogaïs, le sultan de Carizme, de son côté, assembla deux cent mille combattants et passa le Jaxarte. Il traversa un pays où il trouva des vivres en abondance, et il s'avança fort loin avant que l'armée du kan, commandée par le prince Calaf, pût se mettre en campagne, parce que les Circassiens et les autres troupes auxiliaires n'avaient pu joindre plus tôt. Dès que Calaf eut reçu tous les secours qu'il attendait, il marcha au-devant des ennemis et les ayant rencontrés, il disposa ses troupes à combattre.

Les deux armées étaient à peu près égales en nombre, et les peuples qui les composaient n'étaient pas moins belliqueux les uns que les autres; aussi le combat qui se donna fut-il sanglant et opiniâtre; il commença le matin et dura jusqu'à la nuit. Des deux côtés les officiers et les soldats s'acquittèrent bien de leur devoir. Le sultan fit pendant l'action tout ce que pouvait faire un guerrier consommé dans le métier des armes, et le prince Calaf plus qu'on ne pouvait attendre d'un si jeune général. Tantôt les Tartares-Nogaïs avaient l'avantage, et tantôt ils étaient obligés de céder aux efforts des Carizmiens; de manière que les deux partis, successivement vainqueurs et vaincus, sonnèrent la retraite à l'entrée de la nuit, résolus de recommencer le combat le lendemain.

Mais le général des Circassiens alla secrètement trouver le sultan et lui promit d'abandonner les Nogaïs, pourvu que, par un traité qu'il jurerait d'observer religieusement, il s'engageât à ne jamais exiger de tribut des peuples de Circassie, sous quelque prétexte que ce fût. Le sultan y consentit, le traité fut conclu; le général regagna son quartier, et, le jour suivant, lorsqu'il fallut retourner à la charge, on vit tout à coup les Circassiens se détacher de leurs alliés et reprendre le chemin de leur pays.

Cette trahison causa beaucoup de chagrin à Calaf, qui, se voyant beaucoup plus faible que le sultan, aurait fort souhaité d'éviter le combat; mais il n'y eut pas moyen. Les Carizmiens attaquèrent brusquement, et, profitant du terrain qui leur permettait de s'étendre, ils enveloppèrent de toutes parts les Nogaïs. Ceux-ci, cependant, quoique abandonnés de leurs alliés et environnés d'ennemis, ne perdirent pas courage. Animés par l'exemple de leur prince, ils se serrèrent et soutinrent longtemps les plus vives charges du sultan; ils furent toutefois enfoncés, et alors Calaf, désespérant de remporter la victoire, ne songea plus qu'à échapper à ses ennemis. Il réunit ses plus braves cavaliers, et, se mettant à leur tête, il se fit jour au travers des Carizmiens. Le sultan, averti de sa retraite, détacha six mille chevaux pour le poursuivre; mais Calaf trompa leur poursuite en prenant des chemins qui ne leur étaient pas connus. Enfin il arriva, peu de jours après la bataille, à la cour de son père, où il répandit la tristesse et la terreur, en racontant le malheur qui lui était arrivé.

Si cette nouvelle affligea Timurtasch, celle qu'on reçut après acheva de le mettre au désespoir. Un officier échappé au combat vint dire que le sultan de Carizme s'avancait à grandes journées, dans la résolution de faire mourir toute la famille du kan et de soumettre la nation à son obéissance.

Comme le temps pressait et qu'il fallait se sauver de peur de tomber au pouvoir du sultan, le kan, la princesse Elmaze sa femme, et Calaf, se chargèrent de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans le trésor, et sortirent d'Astracan, leur ville capitale, accompagnés de plusieurs officiers du palais qui ne voulurent point les abandonner, et des troupes qui s'étaient fait jour avec le jeune prince au travers des ennemis.

II

Ils prirent la route de la grande Bukharie; leur dessein était d'aller demander un asile chez quelque prince de cette contrée. Il y avait plusieurs jours qu'ils étaient

en marche, et ils avaient déjà gagné les monts Ourals, lorsque les brigands, habitants de ces montagnes, au nombre de mille hommes environ, vinrent tout à coup fondre sur eux. Bien que Calaf eût à peine quatre cents hommes, il ne laissa pas de soutenir l'impétuosité des brigands; il en tua même plusieurs de sa propre main; mais il demeura enfin au pouvoir de ces bandits, ils se saisirent des richesses que le kan avait emportées et massacrèrent toutes les personnes de sa suite. Ils n'épargnèrent que ce prince, sa femme et son fils; encore les laissèrent-ils presque nus au milieu de la montagne.

On ne peut exprimer quelle fut la douleur de Timurtasch lorsqu'il se vit réduit à cette extrémité. Il enviait le sort de ceux qui venaient de périr sous ses yeux, et se livrait au plus violent désespoir. La princesse, de son côté, fondait en larmes, et faisait retentir l'air de plaintes et de gémissements; Calaf seul avait la force de soutenir le poids d'une si cruelle infortune, et conservait une fermeté d'âme inébranlable. L'extrême affliction que le kan et la princesse faisaient éclater était sa plus grande peine.

« O mon père! ô ma mère! leur disait-il, ne succombez point à vos malheurs. Songez que rien n'arrive sur la terre que par la volonté de Dieu. Soumettons-nous sans murmure à ses ordres. Sommes-nous les premiers princes que sa colère ait frappés? Combien de souverains avant nous ont été chassés de leurs États, et, après avoir mené une vie errante et misérable, sont remontés sur leur trône! Si Dieu a le pouvoir d'ôter les couronnes, il peut aussi les rendre. Espérons donc qu'il sera touché de nos misères, et qu'il fera luire pour nous des jours plus heureux. »

Il ajouta plusieurs autres paroles consolantes, et, à mesure qu'il parlait, son père et sa mère, attentifs à ses discours, éprouvaient une secrète consolation; ils se laissèrent enfin persuader.

« Je le veux, mon fils, dit le kan; abandonnons-nous à la Providence, et puisque les maux qui nous accablent n'ont pu nous arriver que par la permission de Dieu, souffrons-les sans nous plaindre. »

Alors ce prince, sa femme et son fils, résolus d'avoir de la fermeté dans leur malheur, continuèrent leur chemin à pied, car les voleurs leur avaient ôté leurs chevaux. Ils marchèrent assez longtemps et vécurent des fruits qu'ils trouvèrent dans les vallées. Mais enfin ils s'engagèrent dans un désert où la terre ne produisait rien dont ils pussent subsister; alors leur courage s'abattit. Le kan, dans un âge avancé, commençait à sentir que les forces lui manquaient, et la princesse, fatiguée du chemin qu'elle avait fait, pouvait à peine se soutenir; si bien que Calaf, quoiqu'il fût lui-même assez las, les portait sur ses épaules l'un après l'autre pour les soulager.

Enfin, accablés tous trois de faim, de soif et de lassitude, ils arrivèrent à un endroit rempli de précipices affreux. C'était une colline très-élevée et entrecoupée de creux épouvantables entre lesquels il paraissait fort dangereux de passer, et l'on ne voyait pas d'autre chemin pour entrer dans une vaste plaine qui était au delà, parce que, des deux côtés de la colline, le pays paraissait si embarrassé de ronces et d'épines, qu'on ne pouvait s'y faire un passage.

Quand la princesse aperçut les abîmes, elle en fut si effrayée qu'elle poussa un grand cri, et le kan perdit enfin patience; il entra en fureur.

« C'en est fait, dit-il à son fils, je cède à mon mauvais destin, je succombe à tant de peines; je vais me précipiter moi-même dans un de ces gouffres profonds que le ciel, sans doute, m'a réservés pour tombeau; j'aime mieux la mort qu'une vie si pénible. »

Le kan, se laissant entraîner au mouvement furieux qui l'agitait, allait se jeter dans un précipice, lorsque Calaf le prit entre ses bras et le retint.

« Ah! mon père, lui dit-il, que voulez-vous faire? à quel transport vous abandonnez-vous? Est-ce ainsi que vous témoignez la soumission que vous devez aux ordres du ciel? Rentrez en vous-même : au lieu de marquer une impatience rebelle à ses volontés, tâchons de mériter, par notre constance, qu'il nous regarde d'un œil plus favorable. Nous sommes, je l'avoue, dans un état très-fâcheux, et nous ne saurions, sans péril, marcher parmi ces abîmes; mais il y a peut-être quelque autre chemin pour entrer dans la plaine; permettez-moi de le chercher. Vous, cependant, seigneur, calmez la violence de vos mouvements et demeurez ici avec ma mère, je serai bientôt de retour. »

— Va, mon fils, répondit le kan, nous t'attendrons; ne crains point mon désespoir, j'en serai maître jusqu'à ce que tu sois revenu. »

Le jeune prince parcourut toute la colline sans pouvoir découvrir aucun chemin; il en fut fort affligé : il se prosterna, gémit et implora le secours du ciel. Il se leva ensuite et chercha de nouveau quelque sentier qui conduisit à la plaine; enfin, il en trouva un; il le suivit en rendant grâce à Dieu; il s'avança jusqu'au pied d'un arbre qui était à l'entrée de la plaine, et qui couvrait de son ombre une fontaine d'eau pure et transparente. Il aperçut aussi d'autres arbres chargés de fruits d'une grosseur surprenante.

Charmé de cette découverte, il courut en donner avis à son père et à sa mère, qui reçurent cette nouvelle avec d'autant plus de joie qu'ils jugèrent par là que le Ciel commençait à avoir pitié de leur misère. Calaf les conduisit auprès de la fontaine, où ils se lavèrent tous trois le visage et les mains, et soulagèrent l'ardente soif qui les dévorait. Ensuite, ils mangèrent des fruits que le jeune prince alla cueillir, et qui, dans le pressant besoin qu'ils avaient de nourriture, leur parurent excellents. »

« Seigneur, disait Calaf à son père, vous voyez l'injustice de vos murmures; vous vous imaginiez que le ciel nous avait abandonnés. J'ai imploré son secours, et il nous a secourus; il n'est point sourd à la voix des malheureux qui ont une entière confiance en lui. »

Ils demeurèrent près de la fontaine deux ou trois jours à se reposer et à réparer leurs forces épuisées; après cela, ils se chargèrent de fruits et s'avancèrent dans la plaine, espérant qu'ils trouveraient quelque lieu habité.

Ils ne se flattaient pas d'une fausse espérance : ils aperçurent bientôt au-devant d'eux une ville qui leur parut grande et bien bâtie; ils y dirigèrent leurs pas; mais quand ils furent arrivés aux portes, ils s'arrêtèrent pour attendre la nuit, ne voulant pas entrer dans la ville pendant le jour, parce qu'ils étaient couverts de sueur et de poussière, et presque nus. Ils s'assirent sous un arbre qui donnait beaucoup d'ombre et s'étendirent sur l'herbe.

III

Il y avait déjà quelque temps qu'ils reposaient en

cet endroit, lorsqu'un vieillard, sortant de la ville, vint sous le même arbre prendre le frais, et s'assit auprès d'eux après leur avoir fait une profonde révérence. Ils le saluèrent à leur tour, et ensuite ils lui demandèrent comment se nommait cette ville.

« Elle s'appelle Jaïck, répondit le vieillard; c'est la capitale du pays où le fleuve Jaïck, appelé aussi Oural, a sa source. Le roi Ilenge-Kan y fait son séjour. Il faut que vous soyez bien étrangers, puisque vous me faites cette question.

— Oui, dit Timurtasch, nous sommes d'un pays assez éloigné d'ici; nous avons pris naissance dans le royaume de Carizme, et nous demeurons sur les bords de la mer Caspienne; nous nous occupons de négoce. Nous allions, avec plusieurs autres marchands, dans le pays de Kazan : une troupe de voleurs est venue attaquer notre caravane et l'a pillée; ils nous ont laissé la vie, mais ils nous ont mis dans l'état où vous nous voyez. Nous avons rebroussé chemin, et nous sommes venus jusqu'ici sans savoir où nous portions nos pas. »

Le vieillard, qui était un homme très-compassionnant aux peines de son prochain, leur témoigna qu'il était sensible à leur malheur, et, pour mieux le leur persuader, il leur offrit sa maison. Il leur fit cette offre de si bonne grâce, que quand ils n'auraient pas eu besoin de l'accepter, ils n'auraient pu s'en défendre; il les mena donc chez lui dès que la nuit fut venue.

C'était une petite maison fort simplement meublée, mais où tout était d'une exquise propreté. Le vieillard, en entrant, donna quelques ordres tout bas à un de ses serviteurs, qu'on vit revenir peu de temps après suivi de deux garçons marchands, dont l'un portait un gros paquet d'habits d'homme et de femme tout faits, et l'autre était chargé de toutes sortes de voiles, de turbans et de ceintures. Sur les instances du vieillard, le prince Calaf et son père prirent chacun un cafetan de drap et une veste de brocart avec un turban de toile des Indes, la princesse accepta aussi un habillement complet. Ils se revêtirent tous trois de ces habits. Le vieillard paya les marchands, les renvoya et donna l'ordre de servir le souper.

Le kan, sa femme et Calaf se mirent à table avec le vieillard et mangèrent avec beaucoup d'appétit.

Le vieillard fit tout ses efforts pour inspirer de la

joie à ses hôtes; mais, s'apercevant qu'il n'en pouvait venir à bout et qu'ils paraissaient toujours préoccupés de leur malheur :

« Je vois bien, leur dit-il, que je m'efforce inutilement de détourner votre esprit de l'accident qui vous est arrivé; ce souvenir vous revient sans cesse à la pensée. Cependant, permettez-moi de vous dire qu'au lieu de vous représenter ainsi ces tristes images, vous devriez tâcher de les bannir de votre mémoire. Consolerez-vous de la perte des biens que les voleurs vous ont enlevés; l'aventure qui vous afflige n'est pas nouvelle : les voyageurs et les négociants en éprouvent souvent de semblables; j'ai moi-même, en ma jeunesse,

été volé dans le grand désert de Cobi. Des voleurs me prirent des trésors considérables, et je pensai perdre la vie. Je me trouvai dans la situation où vous êtes, et je ne laissai pas de me consoler. J'ai réparé mes pertes à force de travail, et je suis parvenu à une douce aisance. »

Ils continuèrent de s'entretenir jusqu'à ce qu'il fût temps de se retirer. Alors Fadlallah (c'était le nom de ce bon vieillard) appela ses serviteurs, qui apportèrent des bougies et menèrent le kan, la princesse et son fils, dans un appartement où régnait la même simplicité et la même propreté qu'on voyait dans le reste de la maison. Elmaze et Timurtasch demeurèrent dans une chambre et Calaf, alla se coucher dans une autre.

Le lendemain matin, le vieillard entra dans l'appartement de ses hôtes lorsqu'ils furent levés, et il leur dit :

« Vous n'êtes pas seuls malheureux; on vient de

m'apprendre qu'un ambassadeur du sultan de Carizme arriva hier au soir dans cette ville; que son maître l'envoie à Ilenge-Kan pour le sommer, non-seulement de ne pas donner un asile au kan des Nogais, son ennemi, mais même de le faire arrêter s'il passe par le pays de Jaïck. Effectivement, poursuivit Fadlallah, le bruit court que ce kan infortuné, de peur de tomber entre les mains du sultan de Carizme, a quitté sa capitale et s'est enfui avec sa famille. »

A cette nouvelle, Timurtasch et Calaf changèrent de couleur, et la princesse s'évanouit.

L'évanouissement d'Elmaze, aussi bien que le trouble du père et du fils, firent juger à Fadlallah que ses hôtes n'étaient pas des marchands.



O mon père ! ô ma mère ! ne succombez pas à vos malheurs.
(Page 355, col. 1.)

« Je vois bien, leur dit-il après que la princesse eut repris l'usage de ses sens, que vous prenez beaucoup de part aux malheurs du kan des Nogaïs, ou plutôt, vous dirai-je ce que je pense? je crois que vous êtes tous trois les déplorables objets de la haine du cruel sultan de Carizme.

— Oui, seigneur, lui dit Timurtasch, nous sommes les victimes qu'il veut sacrifier. Je suis le kan des Nogaïs; vous voyez ma femme et mon fils; nous aurions tort de ne pas nous découvrir à vous après la réception que vous nous avez faite; j'espère même que, par vos bons conseils, vous nous aiderez à sortir de l'embarras où nous nous trouvons.

— La conjoncture est assez délicate, répliqua Fadlallah; je connais Ilenge-Kan, il craint le sultan de Carizme, il ne faut pas douter que pour lui plaire il ne vous fasse chercher partout. Vous ne serez point en sûreté chez moi ni dans aucune autre maison de cette ville; vous n'avez point d'autre parti à prendre que de sortir promptement du pays de Jaïck; gagnez, le plus tôt qu'il vous sera possible, les frontières de la nombreuse et puissante tribu des Kirghiz. »

Timurtasch, sa femme et Calaf goûtèrent cet avis. Aussitôt Fadlallah leur fit don de trois chevaux ainsi que de toutes sortes de provisions, et, leur donnant une bourse pleine de pièces d'or :

« Partez vite, leur dit-il, vous n'avez point de temps à perdre; dès demain, peut-être, Ilenge-Kan vous fera chercher. »

IV

Ils témoignèrent au bon vieillard la reconnaissance qu'ils lui devaient; ils sortirent ensuite de Jaïck, et arrivèrent, après plusieurs jours de marche, sur les terres de la tribu des Kirghiz. Ils s'arrêtèrent à la première horde qu'ils rencontrèrent; ils y vendirent leurs chevaux, et vécurent avec assez de tranquillité tant qu'ils eurent de l'argent; mais lorsqu'il vint à leur manquer, les chagrins du kan se renouvelèrent.

« Pourquoi, disait-il faut-il que je sois encore au monde! Ne valait-il pas

mieux attendre dans mes États mon superbe ennemi et périr en défendant ma ville et mon palais, que de conserver une vie qui n'est qu'un enchaînement de malheurs? C'est en vain que nous souffrons patiemment



Nous sommes les victimes qu'il veut sacrifier.
(Page 357, col. 1.)



Ils arrivèrent sur les terres de la tribu des Kirghiz. (Page 357, col. 2.)

nos disgrâces; le Ciel ne nous rendra jamais heureux, puisque, malgré la soumission que nous avons à ses ordres, il nous laisse toujours dans la misère.

— Seigneur, lui dit Calaf, ne désespérons point de voir finir nos maux; le Ciel, qui dispose des événements, nous en prépare peut-être d'agréables que nous

ne pouvons prévoir. Allons, poursuivit-il, à la principale horde de cette tribu, j'ai un pressentiment que notre fortune y pourra changer de face. »

Ils allèrent donc à la horde où demeurait le kan des Kirghiz; ils entrèrent sous une grande tente qui servait d'hospice aux pauvres étrangers, et ils se couchèrent dans un coin, fort en peine de ce qu'ils feraient pour subsister. Calaf laissa son père et sa mère en cet endroit, sortit et s'avança dans la horde en demandant la charité aux passants; il en reçut une petite somme d'argent dont il acheta des provisions, qu'il porta sur la fin du jour à son père et à sa mère. Ils ne purent tous deux s'empêcher de pleurer quand ils surent que leur fils venait de demander l'aumône. Calaf s'attendrit avec eux et leur dit :

« Rien, je l'avoue, ne me paraît plus mortifiant que d'être réduit à mendier; cependant, si je ne puis autrement vous procurer du secours, je le ferai, quelque honte qu'il m'en coûte. Mais, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à me vendre comme esclave, et, de l'argent qu'il vous en reviendra, vous aurez de quoi vivre longtemps. »

— Que dis-tu, mon fils ! s'écria Timurtasch à ce discours. Tu nous proposes de vivre aux dépens de ta liberté ! Ah ! dure plutôt toujours l'infortune qui nous accable !

— Seigneur, reprit Calaf, il me vient une pensée; demain matin, j'irai me mettre parmi les porte-faix, quelqu'un m'emploiera, et nous vivrons ainsi de mon travail. »

D. L. C.

(La suite au prochain numéro.)

LE PRENEUR DE VIPÈRES.

Autrefois la médecine faisait servir les vipères dans la préparation d'un grand nombre de remèdes, abandonnés aujourd'hui.

Un homme de la campagne était très-adroit à prendre ces reptiles, qu'il envoyait ensuite à un pharmacien de la ville voisine, pour en faire de la thériaque. Une après-dinée sa chasse fut si heureuse, qu'il en prit jusqu'à cent cinquante. Le soir, étant de retour à sa maison, il se trouva si las et si harassé qu'il ne voulut point souper. Il monta dans sa chambre et alla se coucher tout de suite. Il porta, selon sa coutume, ses vipères toutes en vie dans sa chambre, et les mit dans un baril qu'il eut soin de fermer, mais qu'il ne ferma pas bien.

La nuit, tandis qu'il dormait, les vipères forcèrent leur prison, et, cherchant la chaleur, elles allèrent toutes vers son lit, s'insinuèrent entre les draps, se glissèrent sur sa peau, et l'enveloppèrent de toutes parts, sans lui faire aucun mal, sans qu'il s'éveillât et sentit rien. Comme c'était sa coutume de dormir les bras nus hors du lit, le lendemain, s'étant éveillé lorsqu'il faisait grand jour, il fut étrangement surpris de voir ses bras entourés de vipères.

« Ah ! dit-il, je suis mort; les vipères se sont échappées. »

Il eut la prudence de ne point remuer; il sentit qu'il en avait d'entortillées autour du cou, autour des jambes et des cuisses et de tout le corps. Quel état ! Il ne perdit pourtant point la tête. Il se recommanda à Dieu, et, sans se donner le moindre mouvement, il appela sa servante.

Quand elle eut ouvert la porte de sa chambre :

« N'entrez pas, lui dit-il, mais redescendez à la cuisine, prenez le grand chaudron, remplissez-le de lait à la moitié; faites chauffer ce lait, en sorte qu'il ne soit que tiède. Vous apporterez ce chaudron et vous le mettrez au milieu de ma chambre le plus doucement et en faisant le moins de bruit que vous pourrez. Allez, faites vite, ne perdez pas un instant. »

Quand le chaudron fut dans la chambre, les vipères, sentant l'odeur du lait, commencèrent à quitter prise. Il vit celles de ses bras se désentortiller et se retirer. Il entendit passer celles de son cou. Il sentit que ses jambes et ses cuisses se dégageaient, et que tout son corps était libre. Quelle joie ! Il se posséda, néanmoins; il ne se pressa pas, et donna le temps à toutes les vipères de sortir.

Elles sortirent toutes, et allèrent se jeter dans le chaudron, de sorte qu'il n'en resta pas une dans le lit.

Notre homme alors se leva, et voyant les vipères presque noyées dans le lait, assoupies et comme enivrées, il les tira avec ses pinces l'une après l'autre et leur coupa la tête.

Aussitôt, s'étant mis à genoux, il remercia Dieu de l'avoir délivré d'un si grand danger. Après cela, il descendit et raconta ce qui venait de lui arriver.

Il fit frémir tout le monde, et il frémissait lui-même en le racontant. Il envoya ses vipères au pharmacien, en lui faisant dire de n'en plus attendre de sa part. En effet, il renonça au métier, et il prit une si grande aversion pour les vipères, que non-seulement il ne pouvait pas en souffrir la vue, mais qu'il ne pouvait même y penser sans un sentiment d'horreur. E.

RÉCITS HISTORIQUES.

LE COURTISAN.

Le duc d'Antin, courtisan de Louis XIV, se distinguait par un art singulier, non-seulement de dire des flatteries, mais d'en faire.

Le roi va coucher à Petit-Bourg, château qui appartenait à ce seigneur, et critique une grande allée d'arbres qui cachait la vue de la rivière. Le duc la fait abattre pendant la nuit. Le monarque, à son réveil, est étonné de ne plus voir ces arbres.

« Ils vous avaient déplu, sire; ils ne devaient plus se montrer à vous, » répond le courtisan.

Le roi l'ayant nommé surintendant des bâtiments, ce seigneur faisait mettre quelquefois ce qu'on appelle des cales entre les statues et les socles, afin que, lorsque Louis irait se promener, il s'aperçût que les statues n'étaient pas droites, et qu'il eût le mérite du coup d'œil. Le roi trouvait le défaut; le duc d'Antin contestait un peu, se rendait ensuite et faisait redresser la statue, en déclarant, avec une surprise affectée, que le roi se connaissait à tout.

Ce même duc donna à Fontainebleau un exemple d'adulation encore plus frappant. Louis avait témoigné qu'il souhaitait qu'on abattît un bois entier qui lui ôtait un point de vue. D'Antin fit scier tous les arbres du bois près de la racine, de façon qu'ils ne tenaient presque plus : des cordes étaient attachées au pied de chaque arbre, et plus de douze cents hommes étaient dans ce bois, prêts au moindre signal. Le duc d'Antin

savait le jour où le roi devait se promener de ce côté avec toute sa cour. Sa Majesté ne manqua pas de dire combien ce massif d'arbres lui déplaisait.

« Sire, lui répondit-il, ce bois tombera dès que Votre Majesté l'aura ordonné : elle n'a qu'à dire un mot.

— Vraiment, dit le roi en riant; s'il ne tient qu'à cela, je l'ordonne, et je voudrais en être déjà débarrassé.

— Eh bien ! sire, reprit d'Antin, vous allez l'être. »

Il donne un coup de sifflet, et la forêt tombe aussitôt.

« Ah ! mesdames, s'écria la duchesse de Bourgogne, si le roi avait demandé nos têtes, M. d'Antin aurait fait de même ! »

Bon mot un peu vif, mais qui était mérité. Z.

DIEUDONNÉ DE GOZON.

Pendant le moyen âge, l'île de Rhodes a appartenu aux chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui ont été ensuite appelés chevaliers de Malte.

La gravure ci-jointe représente un chevalier de Rhodes dans son costume militaire.

Du temps de la domination de ces chevaliers, il arriva qu'un dragon ou serpent d'une grandeur démesurée, causa d'affreux ravages dans l'île de Rhodes.

Le repaire de ce monstre était une caverne située au bord d'un marais, au pied du mont Saint-Étienne, à quelque distance de la ville. Il en sortait souvent pour chercher sa proie : il dévorait les moutons, les vaches, et quelquefois les chevaux, quand ils approchaient de l'eau et du bord du marais. On disait même que de jeunes pâtres qui gardaient leurs troupeaux étaient devenus ses victimes.

Plusieurs des plus braves chevaliers formèrent, à diverses reprises, le dessein de délivrer le pays de ce monstre; ils sortirent de la ville pour aller l'attaquer; mais on n'en vit revenir aucun. Comme l'usage des armes à feu n'était point encore inventé, et que la peau de ce monstre était couverte d'écailles à l'épreuve des flèches et des dards les plus acérés, le serpent avait bientôt terrassé et dévoré ses agresseurs. Hélion de Villeneuve, alors grand maître de l'ordre, défendit aux chevaliers de tenter davantage une entreprise qui paraissait au-dessus des forces humaines. Tous obéirent, à l'exception du chevalier Dieudonné de Gozon, qui forma secrètement le dessein de combattre le monstre, malgré la défense; il résolut de périr ou d'en délivrer l'île de Rhodes. Pour commencer à mettre son projet à exécution, il passa en France et se retira dans le château de Gozon, qui subsiste encore aujourd'hui dans la province de Languedoc. Ayant appris que le serpent qu'il voulait attaquer n'avait point d'écailles sous le ventre, il forma, sur cette observation, le plan de son entreprise. Il fit faire, en bois et en carton, une représentation de cette bête énorme; et il tâcha surtout qu'on en imitât la couleur. Il dressa ensuite deux jeunes dogues à accourir à ses cris et à se jeter sous le ventre de cette affreuse bête, pendant que, monté à cheval, couvert de ses armes et la lance à la main, il feignait, de son côté, de lui porter des coups en différents endroits.

Le chevalier employa plusieurs mois à faire tous les jours cet exercice, et il ne vit pas plus tôt ses dogues dressés à ce genre de combat, qu'il retourna à Rhodes.

A peine fut-il de retour dans l'île, que, sans communiquer son dessein à qui que ce fût, il fit porter secrètement ses armes auprès d'une église située au haut de la montagne de Saint-Étienne; il s'y rendit accompagné seulement de deux domestiques qu'il avait amenés de France.

Il entra dans l'église, et, après s'être recommandé à Dieu, il prit ses armes, monta à cheval, et prescrivit à ses deux domestiques, s'il périssait dans le combat, de s'en retourner en France auprès de ses parents; mais d'accourir à son aide si, en venant à bout du dragon, il se trouvait blessé ou renversé.

Il descendit ensuite la montagne avec ses deux chiens, marcha droit au marais et au repaire du serpent.

Au bruit que faisait l'intrépide chevalier, le dragon accourut, la gueule béante et les yeux étincelants, pour le dévorer. Gozon lui porta un coup de lance, que l'épaisseur et la dureté des écailles rendirent inutile. Il se préparait à redoubler ses coups; mais son cheval, épouvanté des sifflements et de l'odeur du serpent, refuse d'avancer, recule et se jette de côté. Sans s'étonner, Gozon met pied à terre. Tirant aussitôt son épée, accompagné de ses deux fidèles dogues, il joint cette horrible bête et lui porte plusieurs coups en différents endroits, que la dureté des écailles l'empêche d'entamer. Le redoutable animal, d'un coup de queue, le jeta à terre; mais les deux chiens s'étant attachés au ventre du serpent, le déchiraient par de cruelles morsures, sans que, malgré tous ses efforts, il pût leur faire lâcher prise.

Le chevalier, à la faveur de ce secours, se relève, et, se joignant à ses dogues, enfonce son épée jusqu'à la garde dans un endroit qui n'était point défendu par des écailles; il y fit une large plaie dont il sortit des flots de sang. Le monstre, blessé à mort, tombe sur le chevalier, qu'il abat une seconde fois; et il l'aurait étouffé par le poids et la masse énorme de son corps, si les deux domestiques, spectateurs de ce combat, ne furent accourus au secours de leur maître.

Ils le trouvèrent évanoui, et ils le crurent mort; cependant, après l'avoir retiré de dessous le serpent avec beaucoup de peine, ils lui ôtèrent son casque et lui jetèrent de l'eau au visage : il ouvrit enfin les yeux. Le premier spectacle et le plus agréable qui pouvait se présenter à sa vue, fut celui de son ennemi mort.

On n'eut pas plus tôt appris dans la ville sa victoire et la mort du serpent, qu'une foule d'habitants sortit au-devant de lui. Les chevaliers le conduisirent en triomphe au palais du grand maître.

Mais le grand maître, jetant sur lui des regards courroucés, lui demanda s'il ignorait les défenses qu'il avait faites, et s'il avait cru pouvoir les violer impunément. Et il lui ordonna de se rendre immédiatement en prison. Ensuite il convoqua le conseil, et le conseil reconnut comme lui qu'il n'avait pu se dispenser de punir une désobéissance aussi formelle.

Mais, quelque temps après, satisfaction étant donnée à la discipline, la bravoure et le dévouement durent recevoir leur récompense. Le grand maître alla lui-même retirer Dieudonné de sa prison et l'éleva à une des premières dignités de l'ordre. Il le nomma ensuite son lieutenant général.

Après la mort d'Hélion de Villeneuve, Dieudonné de Gozon fut élu grand maître de l'ordre, qu'il gouverna glorieusement de 1345 à 1354. L.



REYNOLDS

Dieudonné de Gozon.

Ayuntamiento de Madrid